

tion est cruelle ! elle n'a pas plus d'égards pour les sensibilités du cœur de l'homme que n'en a M. Viger pour le foudre ! Par exemple, ne pensez-vous pas que c'est en bâtant que de promettre la situation de Solliciteur Général à M. Barnard quand l'on savait qu'il ne serait jamais élu aux Trois-Rivières ? A la place de M. Barnard j'intenterais sur-le-champs une action de dommages contre l'administration. Elle lui a fait perdre une excellente clientèle, beaucoup de l'estime publique et une fameuse durée de temps, et qui pis est, elle lui a fait acheter une magnifique robe de soie, me dit-on ! O, c'est indignant... Mais, on a eu honte de ce manque d'égards pour les sentiments de M. Barnard ; on a voulu le consoler en le nommant protonotaire pour le district des Trois-Rivières : c'est une bien triste consolation que d'être déchu de la première place au barreau pour proférer la situation de protonotaire dit district de la Province le moins considérable. Ma foi, c'est invitant ! qui n'irait point maintenant s'enrôler au service d'une administration qui récompense si bien ses gens ? Demandée : — Une explication !

En lisant la partie de la Révolution de Juillet, insérée dans nos colonnes de ce jour, un homme avec la moitié d'un œil et un vieux lorgnon s'apercevrait du passage qu'on peut bien appliquer à M. Viger dans la situation dans laquelle il se trouve auprès des torys. Cette sentence dit comme quoi Louis-Philippe a été appelé au trône parcequ'on savait "qu'il avait pour ennemis jurés les ennemis de cette révolution" (1793)." A présent quels sont les amis de M. Viger ? Ne sont-ils pas les ennemis jurés de nos tentatives de conquérir la liberté en 1837 et 1838 ? —

Son Excellence sur son Départ.

Que fera Sir Charles ? se demandent les curieux, les bavards, les intéressés, les femmes et les enfants — Que fera-t-il ? C'est là une question qui peut avoir un régime de réponses, mes chers amis ; je tâcherai de vous en donner les principales. D'abord, que pourra-t-il faire à la convocation de nos braves législateurs et piailleurs ? Faire ! il fera une adresse, un message auquel aura terriblement travaillé M. Viger. Que fera-t-il ensuite ? Il noamera des conseillers. S'il sont des hommes forts sur la forme, la chambre se fera un point de ne pas reposer de confiance en eux ; s'ils sont comme il faut, des individus qui ne s'arrêteront point à des idées de châteaux-d'Espagne, nos députés leur tendront la main. Mais comment Sir Charles pourra-t-il se décider à rappeler ceux qu'il a forcés loin de lui ? S'il a du caractère, il ne se prêtera pas à une semblable démarche ; au lieu de la mettre en exécution il travaillera des mains et des pieds à ramener les affaires d'aucune autre manière ; et, comme de raison, aucune autre manière que celle du rappel des ex-ministres ne fera pas notre besoin. Que fera-t-il donc ? demandez-vous encore. Il fera

bien ce qu'il voudra, mais voici ce qu'il pourrait bien faire : — quelque bon matin il recevra une nomination comme gouverneur de quelque coin de l'empire Britannique, où les autorités coloniales, qui veulent toujours mettre un pecheur en bon chemin de la co. trition, l'enverront digérer ses mésaventures. Il partira et emportera beaucoup de choses qui lui seront restées sur le cœur. Il emportera dans ses bras



son enfant chéri pour lequel il aura sacrifié une vie gouvernementale chez les indiens et les nègres et un monument à la Jamaïque, — cet enfant qui jona le même vilain tour à chaque gouverneur ; enfant qui n'est autre que cette union des parties qui est un principe aussi raisonnable que celui de l'union de l'eau et du feu ; Voilà ce que fera tout probablement notre gouverneur. Je suis fâché d'avoir à avertir le public de ce malheur qui nous menace de près ; mais c'est pour qu'il ne soit point pris à coup ; c'est pour le préparer à rencontrer cette séparation avec résignation — si un beau jour on lui annonçait de "but-en-blanc" que Sir Charles est en route pour Downing street, il en serait tellement saisi qu'il en creverait.... Ainsi pardonnez moi ma révélation : elle est pour le bien public : c'est mon amour pour le prochain qui me la fait faire !

Voyez l'écrit d'"Un Observateur" Gens de la Tempérance faites votre devoir quoique "quelqu'un" prétende que vous soyez des "morvaillons !" vous et vos amis de la Société de St Jean Baptiste.

Quasi-Leeve du Gouverneur.

SCENE DE LA TOUR DE BABEL

RENOUVELLEE.

Brouhaha dans le vestibule de la maison du gouverneur le premier jour de la réception des gens affaires auprès de Son Excellence. — (Une foule se heurte, se broie les orteils, s'enfonce les côtes et brise les chapeaux. — Charivari dans un coin qui prend des notes.) Un individu qui a l'air d'un homme échappé des petites maisons veut passer.

Sergent (en anglais). — Votre nom ? No. 1. — Ah ! Bon Dieu, ne veut-il pas me laisser passer. Il veut donc me fai-

re perdre l'occasion de demander c'te place ?

Sergent. — Votre nom, s'il vous plaît. No. 1. — Je suis perdu ! — He ! M'sieur, dites moi donc ce qu'il me veut, cet habit rouge, qui me barre le chemin.

No. 2. — Il demande votre nom.

No. 1. — Bonté des anges ! a-t-il reçu des instructions pour m'empêcher de passer ? O, il se doute que j'ai quelque chose de travers. ...

Plusieurs — Aie ! l'homme, avancez... mes corps..... ouf, mon chapeau, est flambé... j vous prie, m'sieur, ôtez vôt main de d'dans mon visage... ouais ! qu'il force celui-là ; il a mangé de la soupe au pois à s'en tuer le salop ! .. Pan cré coco-Lofleur, j vous demande c'te idée de trimballer un parapluie ici qui m'a presque borgné un œil... "(et une foison d'autres cris plus aux moins amusants.)

No. 1. passe après avoir donné son nom en tremblant on le perd dans la foule. Ici un homme prend la prise et en donne la moitié à son voisin, qui ne s'attendant point à cet acte de générosité, reçoit la faveur dans les yeux, il crie au meurtre, tandis que le priseur s'extenué en imprécations contre quelqu'un qui lui fait répendre tout son tabac sur les habits de ceux qui sont malheureusement à ses côtés. Là un individu qui veut se montrer devant notre gouverneur avec un nez bien net, se met en œuvre de se moucher, et en voulant tirer son mouchoir de poche, ses deux bras dont il se sert pour se procurer le mouchoir sont cloués derrière son dos par ses deux voisins qui le pressent comme s'il était dans un étiau. Un fashionable veut présenter au sergent la seule carte qu'il ait, un coup de coude la lui fait échapper et le voici à jurer, et à se faire écraser les doigts à ressaisir la misérable carte, tandis que son chapeau lui est poussé par dessus les yeux par la partie postérieure de celui derrière le quel il se baisse. Enfin on entend que cris, que jurons, que souffles et que gémissements. C'est un infortuné qui a perdu un gant ; un autre qui s'en revient *mour* sa canne ; un troisième qui laisse un parapluie à Son Excellence comme gage de sa haute estime ; un quatrième qui se retire le pan de son habit moyennement endommagé ; un cinquième qui gémit sur le sort de son couvre-chef auquel le coude d'un vilain a infligé une sérieuse dépression ; un sixième s'en retourne désappointé ; il pensait avoir le temps de présenter une liasse de lettres de recommandations et de certificats de loyauté, il s'en revient un doigt à l'oreille et l'autre... Mais arrêtons nous à la demi-douzaine ; d'ailleurs le sergent s'oppose à ce que je prenne des notes, le vaillant militaire craint que je ne veuille faire quelque coup de jarnac. Je pars donc et vous avez maintenant le résultat de mes observations faites le premier jour de la séance de